

APPRENDRE

Apprens si tu es sage
car se vau mieux science que héritage
1766 (Archives du Queyras)

Le Queyras n'a pas attendu l'instruction gratuite et obligatoire (1882). Le nombre des illettrés, au XIX^{ème} siècle, est très faible dans la région. Selon un touriste de 1902 "dans chaque maison, le père de famille se fait un devoir de transmettre à ses enfants, comme il les a reçues de ses ancêtres, des notions très développées de grammaire, d'arithmétique, d'histoire et de lois usuelles". Presque tout le monde savait lire et écrire dans le Briançonnais (1850) et déjà, en 1721, l'ingénieur militaire de la Blottière écrivait:

"Tout ce peuple sait lire et écrire; il y a dans chaque communauté un maître d'école pour les six mois d'hiver que chacun paye à proportion du bien-fonds qu'il a. Il est permis au pauvre comme au riche d'y aller étudier".

Le préfet Bonnaire, dans un mémoire sur les Hautes-Alpes, en l'an IX disait:

"Pour trouver quelques désirs d'apprendre et même une instruction réelle, il faut remonter dans le Briançonnais, pénétrer dans les vallées profondes et étroites, perdues en quelque sorte dans d'horribles précipices, qui sembleraient ne pouvoir être habitées que par des peuplades sauvages. C'est là qu'on sent le prix de l'instruction et que tous, sans exception, y consacrent leur jeunesse; il est rare qu'un enfant ne sache pas lire, écrire et même un peu de calcul: c'est la suite d'un usage antique".

François de Nantes disait, lui aussi, sous la Restauration: "Retenu par les frimas dans son étable, l'habitant du Queyras s'y instruit, se civilise, enseigne ses enfants et ses serviteurs".

L'école publique, avec sa classe unique, chauffée par un poêle à bois, ou plutôt dans l'étable par la chaleur animale, et ses images d'Epinal, le tableau, la règle et la bague, était déjà là, avec ses professeurs itinérants venus souvent du Dauphiné. Victor Hugo, dans "Les Misérables", fait parler l'évêque Myriel, sur le Queyras:

"Comme un petit pays de 12 à 15 feux ne peut pas toujours nourrir un magister, ils ont des maîtres d'écoles payés par toute la vallée, qui parcourent tous les villages, passant huit jours dans celui-ci, dix jours dans celui-là. Ces magisters vont aux foires, où je les ai vus; on les reconnaît à des plumes à écrire qu'ils portent dans la ganse de leur chapeau. Ceux qui n'enseignent qu'à lire n'ont qu'une plume, ceux qui enseignent la lecture et le calcul ont deux plumes, ceux qui enseignent le latin ont trois plumes".

Leurs émoluments n'étaient pas très élevés mais ils bénéficiaient de la sollicitude des parents de leurs élèves. On les logeait, on assurait leur pro-



Maître d'école

vision de bois; on leur donnait des légumes et on leur portait une part de la viande quand on tuait le cochon. En outre de la rétribution que le maître recevait, il était d'usage, dans le Queyras, de lui faire présent d'une miche dite coulomb (patois Couroump). Le 1^{er} janvier, chaque élève apportait la plus belle possible pour se distinguer de ses condisciples. Dès le XV^{ème} siècle, les communautés avaient des maîtres d'école que l'on appelait "recteurs" ou "régents": il y en avait aussi pour les hameaux un peu éloignés. Le docteur Chabrand constate que "les communes rurales composées, pour la plupart, d'un grand nombre de villages, plus ou moins éloignés les uns des autres, avaient plusieurs maîtres d'école. Le plus capable tenait l'école du chef-lieu, où se rendaient tous les enfants de la commune qui étaient assez grands et assez forts pour braver les rigueurs de l'hiver, dans le trajet qu'ils avaient à parcourir. Les autres maîtres étaient pour les hameaux: chacun avait le sien. Ils étaient choisis par les pères de famille qui, chaque année, vers la fin octobre, ou aux fêtes de la Toussaint, ne manquaient jamais de se réunir pour faire ce choix, fixer la rétribution et désigner le local où se tiendrait l'école".

Le sous-préfet de Briançon, Chaix, écrivait au préfet Ladoucette en 1803: "Il n'existe pas un village qui ne solde un maître d'école, qui

enseigne à lire, à écrire, à compter, d'octobre à avril. Si les parents plus fortunés veulent faire instruire davantage leurs enfants ils les envoient chez le curé". Dans ce cas c'était surtout pour apprendre le latin.

Une bonne part de l'instruction se fait au foyer (veillée, lectures collectives) mais l'école (une classe unique avec un enseignant venu souvent du Dauphiné) prend un rôle croissant depuis 1880.

Pour l'instruction secondaire, il faut descendre à la ville et envoyer le pensionnaire aux collèges d'Embrun ou de Gap. Au-delà, il faut s'exiler à Marseille ou à Lyon. Les armes attirent peu mais les Ordres beaucoup; en 1860, le Queyras fournit des prêtres, des commerçants, des médecins, des notaires, des avocats... et beaucoup d'enseignants. Le Briançonnais et le Queyras ne se bornaient pas à l'instruction de l'ensemble de la population. C'était également une pépinière d'instituteurs pour toute la région du Sud-Est.

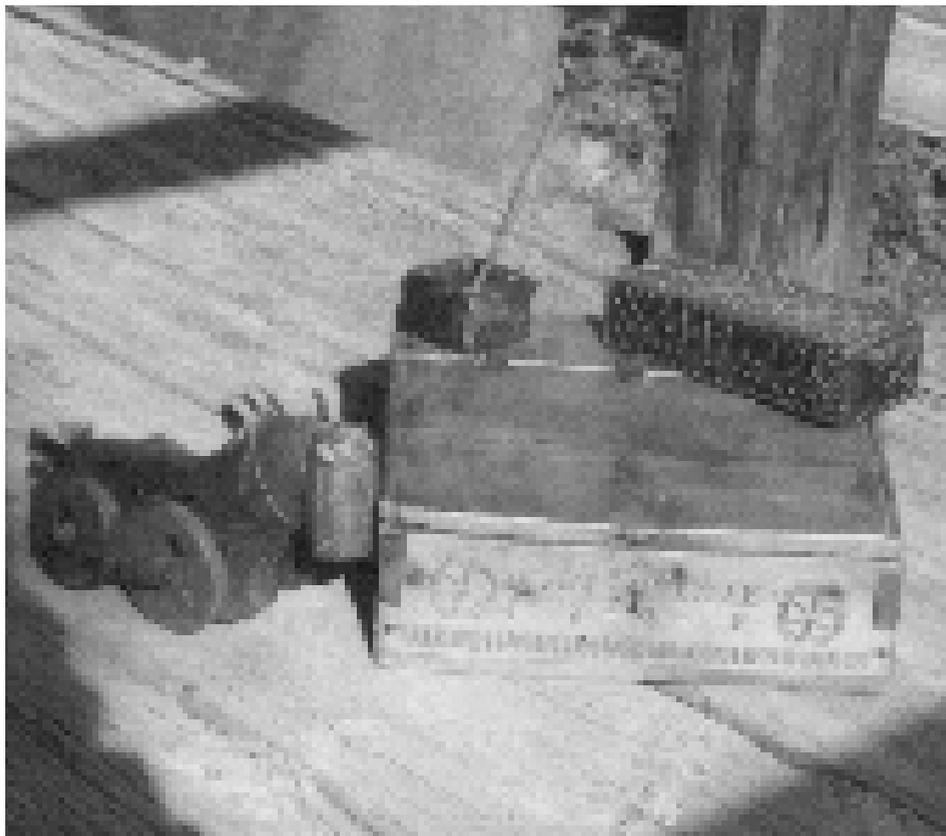
Quant aux filles? La femme, dit-on alors "est assez riche de son propre fonds, elle n'a besoin, en général, pour le faire valoir, que d'une légère culture bien suivie". Il y a pour elles les maisons religieuses, à Abriès et à Aiguilles.



Les générations se suivent: 1-1941...



... et 1995



Quelques objets pour la classe et les jeunes, 1849 (Musée de Saint-Véran).